

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Diogène à Hudson

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 40, numéro 2 (236), avril 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31810ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1998). Diogène à Hudson. *Liberté*, 40 (2), 132–134.

Rêverie

JEAN-PIERRE ISSENHUTH
DIOGÈNE À HUDSON

Dans *Le Devoir* du 2 décembre, page A 8, à la fin de l'éloge funèbre de M. Michel Bélanger signé par M. Claude Turcotte, j'ai lu ces mots: «M. Bélanger avait épousé une consœur à la faculté des Sciences sociales qui lui a donné six enfants. » Que croyez-vous que j'ai pensé? J'ai été plongé dans un abîme de réflexions sur la fécondité des sciences sociales, que je croyais stériles, et sur le désespoir de la pauvre femme devant les enfants de la faculté qui naissaient coup sur coup.

J'ouvrais un journal après une longue période d'abstinence, et je tombais sur une faculté qui enfante... Était-ce un coup de malchance? Ou la fatalité de la misère? Fallait-il abandonner la presse pour de bon?

J'ai persévéré, et la récompense est arrivée trois jours plus tard, quand j'ai trouvé, à la page 5 du *Journal de Montréal*, un article parfaitement sensé et du plus haut intérêt, signé par M. Guy Roy: «Un marginal vit sous la tente en plein hiver!»

Ça se passait à Hudson. Le marginal était M. Desmond Boswell, cinquante-six ans, «écologiste philosophe», qui déclarait: «Je n'ai que faire des taxes municipales. La municipalité ne me rend aucun service. Moi, ma vie, ce sont les arbres, les animaux, la nature, l'air. » La municipalité, qui voulait l'expulser, n'avait pas encore trouvé le moyen de le faire sans ternir son image de marque. Le chef de la police marchait sur des œufs.

Sur une photo qui accompagnait l'article, on voyait une tente approximative dans un bois négligé, au milieu de cossins difficiles à identifier, dont une sorte de trident de Neptune planté en terre, idéal pour la défense, le tout sous une petite neige. Sur une autre photo, M. Boswell lui-même, torse nu, était assis dans l'abri devant des chandelles, l'air absorbé, philosophique à souhait. Ses mains bricolaient on ne savait quoi. Il «se réchauffe à l'aide de chandelles, d'un poêle de camping et d'une lampe à huile», disait la légende. On affirmait aussi qu'il refusait l'aide sociale.

J'ai été pénétré de respect et d'admiration pour cet homme. Loin des thèses et des systèmes de pensée qui n'engagent à rien et ne dérangent personne, me suis-je dit, le vrai philosophe, le philosophe vivant, c'est lui! La vraie philosophie avait disparu de l'Occident, et voilà qu'elle renaît sous la neige! À Hudson! Quel prodige! Je pensais depuis longtemps que la vraie philosophie n'était pas affaire livresque. De surcroît, pour qui n'avait que l'envie de tourner la page sur tous les phénomènes reproductibles, il se passait là-bas quelque chose.

La liberté de M. Boswell embêtait Hudson au plus haut point. On le devinait aux propos du maire: «Vivre ainsi, en 1997, est intolérable. Le CLSC devrait le prendre en charge.» J'ai compris qu'il existait à Hudson une forme de vie obligatoire, *comme en 1997*, à laquelle on devait se conformer. Si l'on y dérogeait, on vous envoyait au CLSC. Vous ignoriez l'existence d'Hydro-Québec? Au CLSC! Pas de maison réglementaire? Au CLSC! Des chandelles? Au CLSC*! Et que faisait-on, dans ce CLSC, pour rendre un asocial *tolérable* et le transporter *en 1997*? Est-ce qu'on le branchait? Est-ce qu'on lui administrait une *shot* d'Internet?

* En décembre, quand j'écrivais ces lignes, j'ignorais qu'en janvier Hudson vivrait aux chandelles. J'imagine que le maire a trouvé cette façon de vivre intolérable en 1998, et qu'il a conduit toute la ville au CLSC.

Je me suis rappelé que Diogène avait inventé la doublure de la tunique pour dormir n'importe où sans avoir froid. J'ai imaginé le maire conduisant Diogène au CLSC parce qu'il avait jeté sa coupe après avoir vu un bouvier (ou un enfant, suivant les versions de l'anecdote) boire dans le creux de sa main.

Mais M. Boswell n'entendait pas se laisser conduire: «Je suis prêt à utiliser des boules de neige, un couteau, des cocktails Molotov, s'il le faut, mais il faudra qu'on me passe sur le corps pour me déloger. » Si j'avais eu une journée devant moi, début décembre, j'aurais volé à Hudson pour lancer des boules de neige.

J'ai rongé mon frein en attendant le dénouement, qui n'a pas tardé. Le maire, le chef de la police et les voisins n'en pouvaient plus. Mauvais pays pour la vraie philosophie! Ce type qui ne vivait pas *comme en 1997* empêchait tout le monde de dormir. Le dénouement est advenu le 10 décembre et a été rapporté par M. Guy Roy dans le *Journal de Montréal* du 12, sous le titre «Un Canadien errant!».

«Sur les instances de ses amis», M. Boswell «n'a pas résisté à l'expulsion». Mais écoutez surtout la fin de l'article de M. Guy Roy, qui est très belle et véritablement philosophique: «Ses voisins détestaient qu'il habite sous sa tente et laisse son terrain dans un état délabré. D'autres gens, des jeunes en particulier, l'appréciaient parce qu'il les avait aidés à maintes reprises. Conséquemment, une trentaine d'entre eux l'attendaient à sa sortie, et ils l'ont pris en charge. »

Je ne me lasse pas de penser à cette merveilleuse scène finale de la prise en charge de M. Boswell par des jeunes qu'il avait aidés, par opposition au châtiment dont le menaçait le maire: la prise en charge par les spécialistes du CLSC.